



TRÉSOR
DE LIÈGE

TRÉSOR DE LIÈGE

BULLETIN TRIMESTRIEL

Belgique – België
P.P – P.B.
4000 LIÈGE 1
BC 9623

P405108 – Bureau de dépôt Liège X – Adresse expéditeur : 6 rue Bonne-Fortune, 4000 Liège.

Numéro 39 – juin 2014



Bulletin trimestriel du Trésor de Liège



TRÉSOR
DE LIÈGE

Adresse de la rédaction :

Trésor de Liège

6 rue Bonne-Fortune – 4000 Liège (Belgique)

Tél. : + 32 (0) 4 232 61 32

info@tresordeliege.be – www.tresordeliege.be

Éditeur responsable : Philippe George

Rédacteur en chef : Frédéric Marchesani

Équipe technique et rédactionnelle :

Denise Barbason, Georges Goosse, Julien Maquet, Thérèse Marlier et Fabrice Muller

Mise en pages : Fabrice Muller

Expédition : Michèle Mozin-Bodson

ISSN : 2032-7110

Imprimé avec le soutien de



Partenaires privilégiés

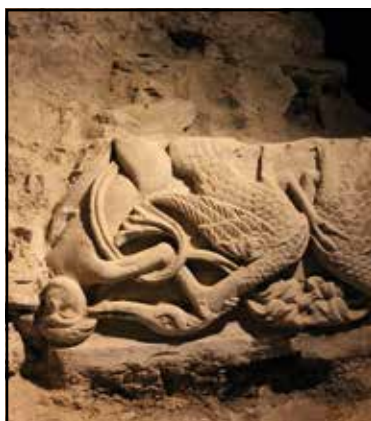


Votre soutien est primordial. Déductibilité fiscale à partir de 40 € par an (ou un ordre permanent mensuel de 3,50 €) versé via le compte de la Fondation Roi Baudouin (BE10 0000 0000 0404 – BIC : BPOTBEB1) avec mention indispensable L79679-Circuit Trésor Cathédrale Liège.

En remerciement de votre soutien, vous recevrez gratuitement le trimestriel Trésor de Liège et vous serez invités à toutes les activités du Trésor.

SOMMAIRE

<i>Éditorial</i>	1
<i>Les demeures patriciennes à entrée cochère de la paroisse</i>	
<i>Saint-Martin-en-Île au XVIII^e siècle</i> , Isabelle GILLES	2
<i>Vie de chantier</i>	5
<i>Europæ Thesauri</i>	6
<i>L'origine sacrée d'une ville médiévale : Liège (première partie)</i> ,	
Marcel OTTE	8



Page 1 de couverture :

Chapiteau roman de la cathédrale Saint-Lambert encastré dans les fondations de la tour sud de la cathédrale gothique. © Marie Lambert, IPW.

Page 3 de couverture : dessin original de Gérard Michel.

ÉDITORIAL

Le Trésor entame son ultime mutation

2014 est synonyme de changements pour le Trésor de Liège. Notre musée a bien évolué depuis son installation dans les annexes claustrales en 1998 et cette année ne déroge pas à la règle. Après une belle inauguration de l'aile ouest du cloître en 2009 avec la présence de notre buste-reliquaire de saint Lambert en apothéose, c'est l'aile est du cloître qui s'apprête à recevoir une cure de jouvence. Toute l'équipe est déjà mobilisée pour préparer ce que deviendront les nouvelles salles et fourmillent d'idées pour occuper notre future salle d'expositions temporaires. Afin de vous faire vivre au plus près les transformations que le Trésor, mais aussi que notre cathédrale, s'apprêtent à connaître, Trésor de Liège vous propose de vivre chaque trimestre l'avancée de ce chantier au moyen d'une toute nouvelle rubrique simplement intitulée *Vie de chantier*. Une manière simple et pratique de toujours rester au courant de nos nombreuses actualités.

Ce numéro de juin reviendra une fois de plus sur les liens indéfectibles qui lient le Trésor à l'Archéoforum, tout d'abord au travers de la plume de son directeur Julien Maquet, qui reviendra sur le dixième anniversaire d'*Europæ Thesauri*, l'association européenne des Trésors. Ensuite, Marcel Otte, professeur ordinaire à l'université de Liège, nous fait l'honneur de figurer au sommaire de cette édition pour nous proposer un très bel article consacré à la place Saint-Lambert et à son histoire. Vous aurez l'occasion de découvrir la seconde partie de son texte dans le numéro de septembre.

Enfin, nous ne pourrions terminer cet éditorial sans vous préciser que la nouvelle *Téméraire* est arrivée. Le succès de la bière du Trésor a fait en sorte que nous avons mis en brassin une nouvelle cuvée de cette triple ambrée artisanale : elle vient d'arriver et est dès aujourd'hui en vente à la boutique. Entre-temps, une bière blonde, la *Saint-Lambert*, avait été mise en vente. Alors dépêchez-vous... si vous voulez garnir votre table des nouvelles bières du Trésor. C'était la fédération du Tourisme de la province de Liège, que nous remercions très vivement, qui avait fait brasser la première *Téméraire*. Cette fois-ci, le Trésor s'est lancé dans ce défi touristique : nous sommes sûrs que nos membres et leurs amis apprécieront.



LES DEMEURES PATRICIENNES À ENTRÉE COCHÈRE DE LA PAROISSE SAINT-MARTIN-EN-ÎLE AU XVIII^E SIÈCLE

Isabelle GILLES, assistante, bibliothèque de l'université de Liège

La paroisse Saint-Martin (figure 2) est située au cœur de l'Île, territoire délimité par la Meuse et la Sauvenière. Peu peuplée¹, l'Île offre de généreux terrains dévolus à l'implantation de nombreuses communautés religieuses et de trois collégiales : Saint-Jean-l'Évangéliste, Saint-Paul et Saint-Jacques, abbaye sécularisée en 1785. Le territoire de Saint-Martin-en-Île se calque sur le domaine de la collégiale Saint-Paul, première en date de l'Île, fondée entre 965 et 971². À la fin du XVIII^e siècle, la paroisse compte pas moins de quarante demeures patriciennes à entrée cochère, qui se répartissent sur différentes aires.

Les plus grandes demeures se rassemblent autour des deux places bordant la collégiale : la *place derrière Saint-Paul*, actuelle place Saint-Paul, et la *place devant Saint-Paul*, actuelle place Cathédrale, « toutes deux plantées de beaux arbres, et ornées de très belles maisons, que des gens de condition occupent »³, écrit Pierre-Lambert Saumery vers 1740. L'auteur précise encore que la place Cathédrale est une des trois plus belles places publiques de Liège, après la place Verte et la place du Marché⁴. Autour de la place Saint-Paul, les demeures sont construites sur de vastes et verdoyantes parcelles et disposent de longs jardins. Typique de lotissement des territoires immu-

nisés⁵, la dimension de ces parcelles rivalise avec celle des encloîtres de la collégiale Saint-Jean, dans la paroisse voisine de Saint-Adalbert. Les demeures édifiées au nord et au sud de la place Saint-Paul profitent d'échappées, les unes vers la rue Pont d'Avroy, via des venelles desservant chaque parcelle, les autres vers la rue des Clarisses, sur laquelle s'orientent les communs tels que les écuries et remises. Ces vastes propriétés sont habitées par des chanoines et des familles de noblesse bien établie, par exemple : l'hôtel décanal de Saint-Paul ^[I/M12] (figure 1), démoli en 1959, la demeure des comtes de Geloës d'Eysden ^[I/M07], devenue Institut Saint-Paul au XIX^e siècle puis démolie en 1967, celle des barons de Goer de

⁵ Étienne HÉLIN, « La population de l'ancienne paroisse Sainte-Catherine à Liège, de 1650 à 1791 », *Travaux du séminaire de sociologie de la Faculté de Droit de Liège* in René CLEMENS (dir.), Université de Liège, 1951, t. 2, p. 11.

Figure 1 : hôtel décanal de Saint-Paul en 1955. © Bruxelles, KIK-IRPA.



¹ "En 1791, la cité compte environ 33 000 âmes, dont 5 050 (16 %) dans l'île et près de 10 200 (31 %) dans l'île d'Outre-Meuse. Étienne HÉLIN, *La population des paroisses liégeoises aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Liège, Éditions de la Commission communale de l'Histoire de l'ancien Pays de Liège, 1959 (Documents et Mémoires IV), p. 190, 234, 268.

² Édouard PONCELET, *Les domaines urbains de Liège*, 1947, p. 120-121.

³ Pierre Lambert SAUMERY, *Délices du pays de Liège*, Liège, chez Everard Kints, imprimeur de son Altesse, 1738-1744, vol. I, p. 129.

⁴ *Id.*, p. 93.

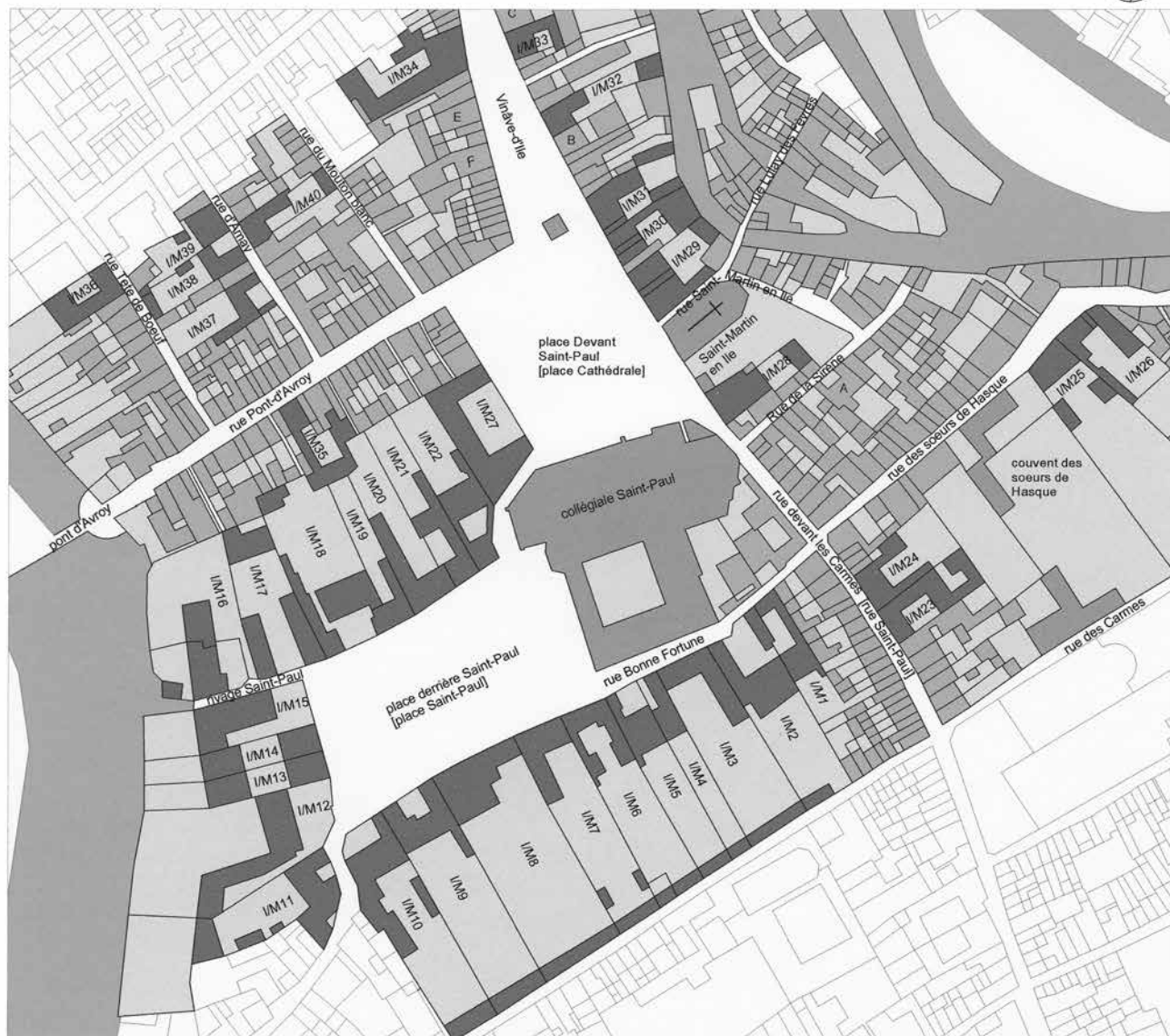


Figure 2 : plan cadastral de la paroisse Saint-Martin-en-Île, état vers 1790, hors échelle. Dessin I. Gilles, d'après le premier plan cadastral de 1812 et celui de 1827.

Herve^[I/M08], détruite au début du ^{xx}^e siècle, celle de la famille de Theux de Montjardin^[I/M17], démolie vers 1960, ou encore celle de la famille de Cartier, dont un corps de logis s'ouvrait sur la rue Pont-d'Avroy^[I/M20]. De cet ensemble patricien bordant la place Saint-Paul, seules subsistent la demeure de la famille de Fabribeckers^[I/M11], à l'entrée de la rue Saint-Remy, aujourd'hui *Maison des Notaires*; et la partie droite du refuge de l'abbaye d'Aulne^[I/M20 et 21]. Les maisons patriciennes de la rue Bonne-Fortune, faisant face au cloître de Saint-Paul, ont subsisté, telle celle occupée par les barons de Woot de Tinlot durant tout le ^{xviii}^e siècle^[I/M03], ou encore le refuge de l'abbaye de Florefe^[I/M02], largement transformé au début du ^{xix}^e siècle. Sur la place Cathédrale s'implantait jusqu'au milieu du ^{xix}^e siècle une vaste propriété^[I/M27]

qui s'ouvrait sur la place via une cour d'honneur. Vraisemblablement édifée autour de 1700 par le baron de Moreau, elle fut habitée par cette famille, alliée aux barons de Cler, durant tout le ^{xviii}^e siècle⁶.

À côté de ces territoires anciens privilégiés bordant directement la collégiale, les riches familles de marchands, anoblies aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, construisent des demeures à front de rue, aux façades ostentatoires, le long d'une voie commerciale au passage

⁶ En 1762, le bien est habité par Frédéric Guillaume, baron de Cler (†1784), sa famille et cinq domestiques. La douairière baronne de Cler, née de Coenen, occupe encore le bien en 1791 avec son frère, le chevalier de Coenen, un receveur et six domestiques (Archives de l'État à Liège, États, 1479, 4273, 90-93, Capitation Saint-Martin-en-Île, 1736, 1762, 1791).



Figure 3 : maison à entrée cochère du Vinâve-d'Île en 1941. © Bruxelles, KIK-IRPA.

intense⁷ : l'actuelle rue Saint-Paul, s'évasant sur la place Cathédrale et le Vinâve-d'Île, lieu fort dégagé qui jouit de surcroît, depuis 1695, d'une grande fontaine sculptée par Jean Delcour. On y trouve notamment la maison occupée par la famille Clercx depuis au moins la fin du xvii^e siècle et réédifiée en 1767 par Jean-Guillaume Clercx ^[I/M23], la maison de l'échevin Mathieu Louis de Raick ^[I/M31], démolie lors du percement de la rue Cathédrale mais dont l'élévation à rue a été remontée rue des Augustins, et celle de la famille de Ghysels ^[I/M34] (figure 3), en Vinâve-d'Île, détruite lors du bombardement de 1944.

Une implantation plus ancienne de maisons patriciennes se situe dans les rues Tête-de-Bœuf et d'Amay, dans le Carré, quartier aux étroites rues formant un tracé orthogonal,

⁷ Formé des actuelles rues des Dominicains, Vinâve-d'Île, rue Saint-Paul, place des Carmes et rue des Prémontrés, cet axe s'établit sur l'ancien chemin, appelé *Transitus*, qui menait de la Cité vers le passage de la Meuse en direction de la France (Micheline JOSSE, « Aux origines : l'Île de la Cité ; son peuplement », *La collégiale Saint-Jean de Liège. Mille ans d'art et d'histoire* in Joseph DECKERS (dir.), Liège, Mardaga, 1981, p. 11).

divisé en minces parcelles habitées par des marchands et des artisans. De ces demeures à entrée cochère subsiste aujourd'hui la *maison du seigneur d'Amay* ^[I/M38] ⁸, construite vers 1545, par Thiry de Noville, procureur à la Cour de l'officialité.

La rue des Sœurs de Hasque, plus calme, accueillait, entre autres, des maisons d'avocats et de procureurs, la maison de l'architecte Jacques-Barthélemy Renoz, et deux demeures patriciennes à entrée cochère ^[I/M25 et I/M26] (figure 4), démolies en 1937 lors de la création de la rue Charles-Magnette.

Fortement bouleversé lors des xix^e et xx^e siècles, le territoire de l'ancienne paroisse Saint-Martin-en-Île, qui comptait au moins quarante demeures patriciennes à entrée cochère à la fin du xviii^e siècle, n'en contient plus que sept, rares témoins de l'architecture privée de prestige de l'Ancien Régime à Liège.

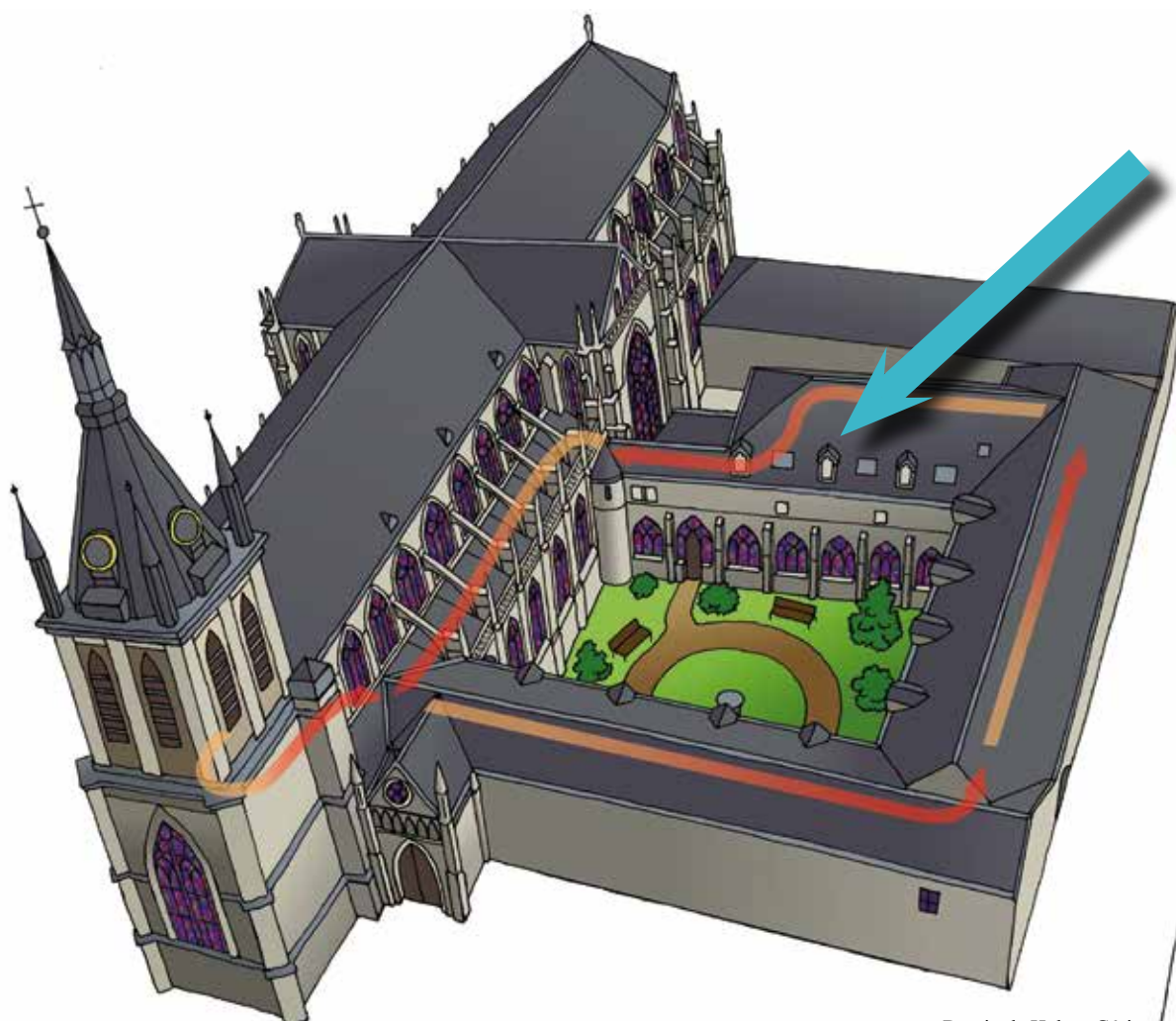
⁸ René JANS, « Histoire d'une propriété bourgeoise : la "maison d'Amay" à Liège, divisée depuis 1555 », *Bulletin du Vieux-Liège*, Liège, t. 9, n° 210, 1980, p. 567-580.

Figure 4 : maison à entrée cochère de la rue Sœurs-de-Hasque. © Collections musée de la Vie wallonne, Liège.



VIE DE CHANTIER

Une nouvelle aile pour mieux s'envoler !



Dessin de Hubert Gérin.

Le chantier des travaux d'extension du Trésor va commencer le 4 août, adjugé en mars à la firme Thiran de Ciney, sous la direction du maître d'ouvrage l'asbl Trésor Saint-Lambert et des architectes Beguin-Massart sprl.

Subsidié par le commissariat général au Tourisme (Région wallonne, ministère du Tourisme) et par la direction de la Restauration (Région wallonne, ministère du Patrimoine), ainsi que par la province de Liège, il devrait durer quinze mois et permettre la restauration et l'affectation de l'aile est du cloître. Les avantages les plus directs pour le Trésor sont triples : une salle d'expositions temporaires, des réserves et des sanitaires.

L'aménagement se poursuivra par la scénographie, assurée directement par le Trésor, aussi bien d'un point de vue technique que scientifique. Si le Trésor reste ouvert – répétons-le – pendant les travaux, avec toutes ses activités annexes (conférences, expositions, concerts et publications), nous ne voulons pas encore nous engager quant à la date de l'ouverture des nouvelles salles, désirant prendre le temps nécessaire pour adapter au mieux nos collections aux nouveaux espaces.

Voilà le grand défi qui viendra parachever l'œuvre entreprise voici déjà vingt ans en 1994. Cette nouvelle rubrique *Vie de chantier* vous tiendra chaque trimestre au courant de l'avancement de ces grands travaux.

EUROPÆ THESAURI

De Liège à Liège : l'œuvre de la Meuse

Il y a presque dix ans déjà, c'est à Liège, au Séminaire épiscopal à l'aimable invitation de Monseigneur Josten, qu'eut lieu, les 3 et 4 novembre 2004, la première réunion préparatoire à la création d'Europæ Thesauri. En effet, à l'initiative de Philippe George, Conservateur du Trésor de la Cathédrale de Liège, et de Guy Massin-Le Goff, Conservateur des Antiquités et Objets d'Art de Maine-et-Loire, qui venaient tous deux d'organiser dans le cloître de la cathédrale de Liège la très belle exposition *Tapisseries d'Anjou (XV^e-XVIII^e siècle) au Trésor de la Cathédrale de Liège*, cette association internationale sans but lucratif – en abrégé *aisbl* – a été constituée afin de, pour reprendre les termes de ses statuts reconnus par l'arrêté royal du 7 décembre 2005, favoriser « (...) la rencontre de responsables ainsi que de professionnels (gestionnaires, chercheurs, conservateurs, conservateurs-restaurateurs, historiens, historiens de l'art, archivistes et assimilés) en vue d'échanges scientifiques, littéraires et techniques dont l'objet est la collaboration et la synergie des institutions pour préserver et cultiver l'image d'exception des trésors ecclésiastiques ». Le siège social de cette *aisbl* a été fixé au Trésor de la cathédrale et, si Guy Massin-Le Goff en est devenu le premier Président, Philippe George en est devenu le premier Secrétaire général, avant de céder la place au soussigné en 2010. De même, Georges Goosse, Coordinateur délégué au Trésor, en est le Trésorier depuis les débuts, sachant également que Françoise Pirenne, Conservatrice des textiles anciens, est aussi l'un des membres fondateurs et que le Chanoine Armand Beauduin, Doyen du Chapitre cathédral, est le représentant du Trésor à l'Organe général de l'association. Dès 2007 enfin, comme une consé-

cration de l'intérêt de sa mission, S.A.I. & R. l'Archiduc Lorenz, Archiduc d'Autriche-Este, Prince de Belgique, a accepté, fait rare pour une institution de droit belge, d'assumer la présidence d'honneur de notre association. À deux reprises, il a fait à l'association l'honneur de sa présence : à Utrecht en 2007, en compagnie de S.A.R. la Princesse Margriet, sœur de l'ancienne reine Béatrix, et en 2011, à l'ancienne collégiale Saint-Martin d'Angers et au château de Brissac, en compagnie de son épouse, S.A.R. la Princesse Astrid, Princesse de Belgique.

À l'heure actuelle, les membres d'*Europæ Thesauri* appartiennent à pas moins de onze nationalités différentes : France, Allemagne, Luxembourg, Espagne, Portugal, Pays-Bas, Autriche, Suisse, Italie, Roumanie et, bien sûr, Belgique, toutes communautés confondues ! Un représentant de la Grande-Bretagne devrait nous rejoindre prochainement. En dix ans, notre association, qui fonctionne avec des moyens très limités, a déjà accumulé un très beau bilan avec la mise sur pied de deux colloques internationaux à Beja, au Portugal en 2006 et à Angers, en 2011, avec l'organisation d'une série de Congrès scientifiques, à Cologne en 2006, à Utrecht en 2007, à Bruges en 2008, à Saragosse et à Huesca en 2009, à Ratisbonne (Regensburg) en 2010, à Luxembourg-Ville en 2012, à Essen en 2013. Autre belle réalisation a été en 2005 et 2006 l'exposition « Trésors des cathédrales d'Europe. Liège à Beaune » au musée des Beaux-Arts et aux hospices de Beaune, dont Philippe George était le Commissaire général et l'éditeur du catalogue. Grâce au réseau que l'association a pu créer, de nombreux contacts sont actuellement pris entre ses membres pour un projet européen sous l'égide du Duomo de Milan.

Pour le dixième anniversaire de l'association, c'est à Liège que le Conseil de gestion d'Europæ Thesauri a décidé de tenir son Congrès annuel. Un retour aux sources en quelque sorte. Pour ce faire, le Trésor de la cathédrale et l'Institut du Patrimoine wallon – qui gère l'Archéoforum de Liège –, en la personne de son Administrateur général, M. Freddy Joris, ont décidé d'unir leurs efforts en organisant, dans les locaux de l'Université de Liège récemment aménagés dans les bâtiments de l'ancien complexe de cinéma Opéra, une journée d'études intitulée *L'œuvre de la Meuse*, laquelle sera, après l'organisation conjointe à l'Archéoforum de l'exposition *Châsses. Du Moyen Âge à nos jours* qui a attiré 2 500 visiteurs, une nouvelle concrétisation majeure du partenariat désormais renforcé entre le Trésor et l'Archéoforum de Liège.

Pourquoi *L'œuvre de la Meuse*? Depuis la prestigieuse exposition Rhin-Meuse de Cologne et de Bruxelles en 1972 placée sous l'égide notamment du regretté Jacques Stienon, l'art mosan se distingue dans ses différentes branches, particulièrement en ce qui concerne l'orfèvrerie religieuse qui, pourtant, n'a jamais fait l'objet d'un inventaire systématique. À l'instar de l'expérience de Limoges, Philippe George a donc souhaité stimuler la recherche scientifique et susciter des initiatives en mettant sur pied cette rencontre internationale. Elle se déroulera le 14 novembre 2014 et elle réunira à Liège parmi de nombreux spécialistes de l'art mosan, venus de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Belgique bien sûr, le tout sous la houlette de deux modérateurs, éminents chercheurs en histoire de l'art du Moyen Âge, à savoir, en matinée, Jannic Durand, Directeur du Département des Objets d'Art du Musée du Louvre à Paris et, durant l'après-midi, Neil Stratford, Conservateur honoraire au British Museum à Londres. La difficile tâche de tirer les conclusions de ce colloque reviendra à un autre grand nom de l'histoire de l'art médiéval, M. Jean-Pierre Caillet, Professeur émérite de l'histoire de l'art du Moyen Âge à l'Université de Paris-Nanterre. La journée s'achèvera par une réception dans les salons de la Société littéraire et, le lendemain, une excursion

emmènera les congressistes à la découverte de la chasse de saint Hadelin de Visé, puis des trésors de Notre-Dame et de Saint-Servais de Maastricht.

Bref, une belle manière de célébrer le dixième anniversaire d'Europæ Thesauri qui est né à Liège et qui, à Liège, pourra voir s'enclencher une nouvelle dynamique pour les dix ans à venir... Et davantage, je l'espère !

Tous à vos agendas donc pour bloquer les dates des 14 et 15 novembre prochains. Pour plus de détails, voir le site www.europaethesauri.eu, merveilleusement animé par Georges Goosse.

Julien MAQUET,
secrétaire général d'Europæ Thesauri



Congrès d'Utrecht en 2007 : de gauche à droite, S.A.R. la Princesse Margriet des Pays-Bas, Philippe George, S.A.I. & R. l'Archiduc Lorenz d'Autriche-Este, Guy Massin-Le Goff.



Congrès préparatoire de Liège en 2004. De gauche à droite : Julien Maquet, Bernard Berthod, Daniel Thurre, Philippe George, Françoise Pirenne, Guy Massin-Le Goff (assis), Clemens Bayer (debout), Georges Goosse, Guy Bertaud du Chazaud et Étienne Vacquet.

L'ORIGINE SACRÉE D'UNE VILLE MÉDIÉVALE : LIÈGE

Marcel OTTE, professeur ordinaire à l'ULg

Première partie

Dans la brume spirituelle où se mêlent la nostalgie de la puissance romaine, les réminiscences celtiques et le souffle nouveau apporté par les mythes germaniques, un lien mystérieux les incarne tous, les fusionne et leur offre l'élan d'espoir qu'une chrétienté diffuse vient féconder. Un destin nouveau se forge qui charpente la société et fonde des royaumes où le sacré, la force et la foi, s'associent dans les lieux mêmes où les symboles d'une histoire à refaire étaient directement tangibles. Par analogie, la splendeur de la Rome baroque se fonde, s'expose et se justifie, par celle de la Rome antique. Les Turcs ont voulu garder la Byzance, ennemie grecque, comme capitale. Le processus semble plus subtil dans les villes aux marges de l'Empire, il y est pourtant très significatif. À Mayence, la première basilique chrétienne fut fondée sur la maison d'Hélène, mère de Constantin, qui imposa la foi chrétienne à son empire. Les ruines de cette maison, encore visibles sous l'église actuelle, contiennent des vestiges restés intacts de la riche décoration, tels les murs peints et les marbres sculptés. La dédicace est claire : devenu sacré par la conversion du fils d'Hélène, le bâtiment devait subsister au titre de fondement spirituel à la première église chrétienne. Le nouveau destin de l'Empire s'accrochait aux symboles matériels d'une sainte et en prolongeait la puissance symbolique.

Par une farouche volonté, toute collectivité solidaire cherche à exhiber son origine mythique, même si elle se réduit à de fragiles légendes ou à des traces enfouies. Au sud de l'Europe, les villes se cherchent des valeurs antiques afin de conforter une dignité et une raison d'être, en quelque sorte incontestables et sacrées. Les villes du nord s'enracinent dans des hauts lieux celtiques (Dublin, Cork,

Glasgow) ou germaniques (Oslo, Trundhølm, Kiel), elles-mêmes déjà installées sur les villes du II^e millénaire ACN, à l'Âge du bronze et au Néolithique (IV^e millénaire), et surtout dans les vastes habitats fixes des chasseurs-cueilleurs récents et très abondants dans ces régions (VII^e millénaire). L'exportation des patronymes métropolitains dans les colonies correspond à des cordons ombilicaux symboliques, naïfs et pathétiques. La Nouvelle-Orléans, New York, Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Calédonie, cherchent à poursuivre une grandeur, déjà acquise, mais dont elles prolongeraient simplement l'aventure. La récupération d'une cité mythique antérieure, évoque le cas de Liège : le passé y est en quelque sorte anobli par l'action des envahisseurs qui en conservent le nom au titre de témoignage. Ottawa, Papeete, Toronto,

Figure 1. En haut, marbres et roches nobles d'origine méditerranéenne, décors de la villa de Liège (II^e et III^e siècles) – En bas, à gauche, peintures murales intactes à Liège et, à droite, à la butte Saint-Antoine.





Figure 2. Liège, place Saint-Lambert. Intaille en roche bleutée lointaine, au motif d'antilope ; céramique sigillée ; fibule émaillée aux mille fleurs ; poignée en bronze modelé.

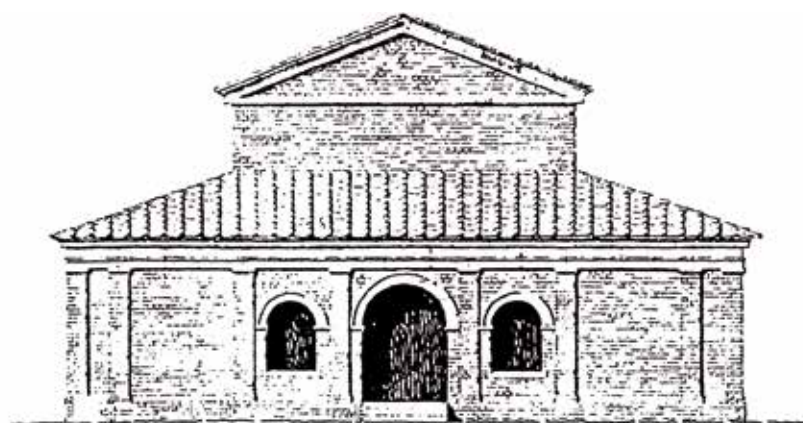
lient le vécu à l'actuel par une pirouette que seule l'histoire peut justifier, car la force d'un lieu apporte un crédit à son existence. Bagdad incarne la force urbanistique des cités sumériennes alentour. Le Caire, celle de ses pyramides, Athènes illumine son acropole, même en pleine désolation dans le reste de la ville.

Cet appel est vital pour toute société au risque de se perdre, d'entrer dans le chaos en cas de crise identitaire. Même si le lieu change de maîtres, il garde sa force mythique, indispensable à la cohérence intellectuelle autant qu'émotionnelle de son peuple. Arracher les fondements d'une cité revient à lui ôter la raison. L'acharnement à détruire ceux de Liège en présente, symétriquement, la plus convaincante illustration, depuis Charles le Téméraire jusqu'aux mystérieux blocages politiques actuels...

À Liège, sous la vaste cathédrale gothique, sous les diverses églises antérieures et superposées, un ample bâtiment romain fut aussi découvert lors des fouilles. Tout y indique sa richesse : ses peintures murales, alors bien conservées, ses marbres sculptés, une frise en bas-reliefs, des fûts de colonnes et divers objets de prestige (bague, fibule émaillée, céramique fine) (LOHEST, 1999 ; HENRARD, 2008 ; DEGBOMONT, dans OTTE, 1990) (figures 1 et 2). La solidité de l'édifice, le soin apporté à sa construction, ses divers niveaux disposés en terrasses régulières témoignent de son importance (figure 3). Pourtant, cette installa-

tion fut édifée en bas de vallée dans l'étroit replat laissé par un méandre capricieux. En somme, dans une situation singulière par rapport à l'ensemble des fermes (*villas*) gallo-romaines, très naturellement bâties sur les plateaux agricoles et fertiles qui parsèment la Hesbaye tout proche. Ce bâtiment romain semble davantage lié à la Meuse toute proche, à son contrôle, à son administration qu'à une fonction agricole. Déjà, cette frange de terrasse fut d'abord déboisée et exploitée au Néolithique ancien (VI^e millénaire avant J.-C.) attestant, là aussi, une volonté de fixation en fond de vallée, tout à l'inverse des habitudes prises par ces premiers agriculteurs. Le cours d'eau dévalant la colline du Publémont en fut peut-être une des causes, telle une source permanente, découpant l'espace préservé par la terrasse limoneuse. Nous l'avons retrouvé à plusieurs emplacements, toujours repoussés vers l'est, jusqu'à la place du Marché actuelle sous laquelle il coule encore. Les Romains en avaient tiré un juste parti par un système de drainage qui alimentait leurs bains et qui fut retrouvé tout au long des fouilles, étalé du nord vers le sud (figure 4). À l'époque mérovingienne, il servit même de canal aux rives

Figure 3. En haut, suggestion d'une restitution en élévation – En bas, à gauche, mur romain effondré intact avec sa décoration, ses dalles et ses peintures (vue de haut ; fouille de 1978). Les dalles de terre cuite étaient attachées à une structure de bois par des crampons encore présents.



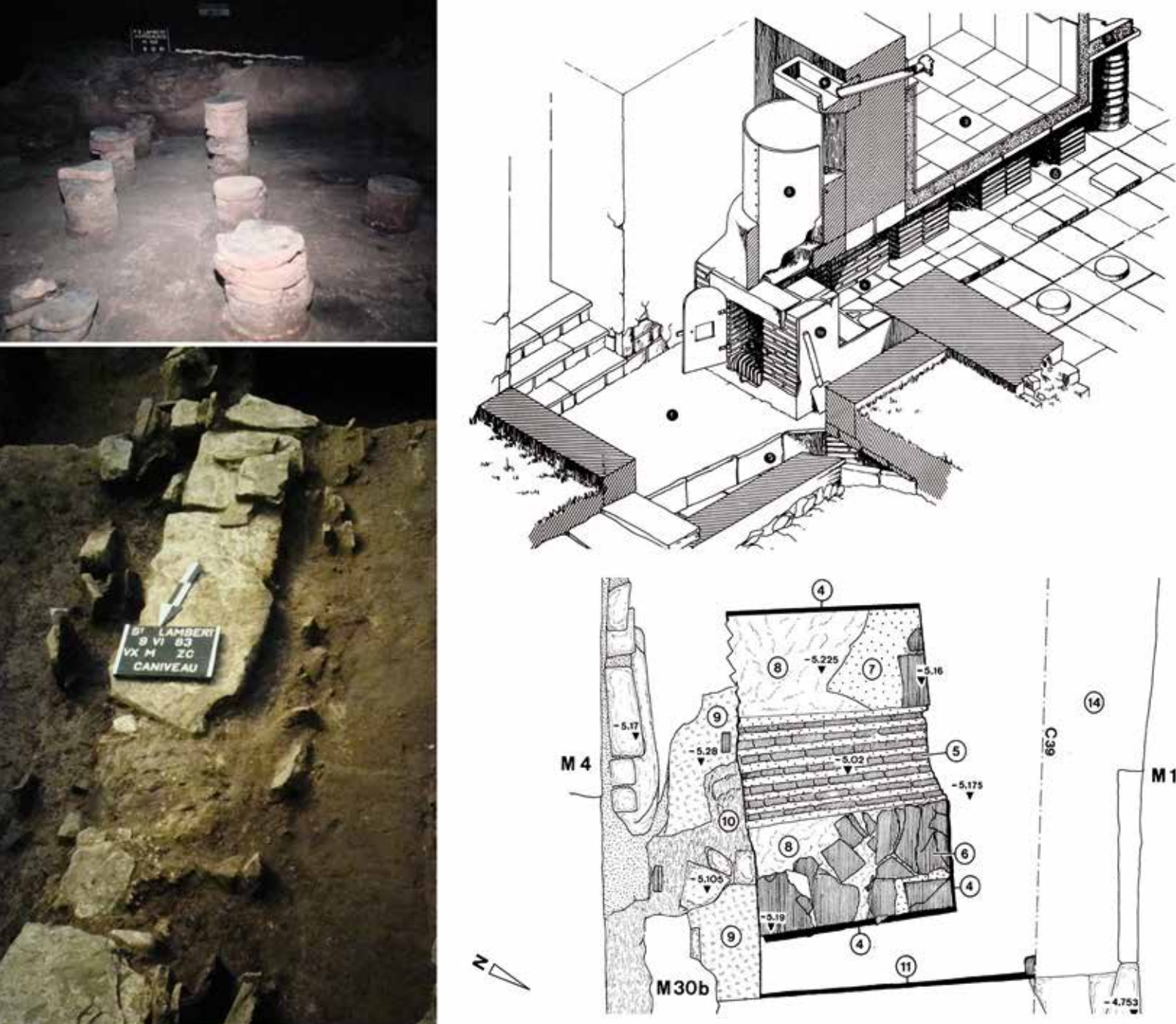


Figure 4. En haut à gauche, pilettes d'hypocauste conservées intactes (fouilles de 1907). En bas à gauche, caniveaux romains souterrains. En haut à droite, sol du praefurnium. En bas à droite, reconstitution en activité (d'après J.-M. Degbomont).

consolidées et fixes, à son extrémité orientale (figure 5).

Le réseau intellectuel serré des Romains fit merveille, ici comme ailleurs. L'alignement des bâtiments selon les courbes de niveau, le portique à colonnes, l'esprit de la maçonnerie, aussi régulière ici qu'à Tunis : tout impose une force rigoureuse et homogène. Si les architectes eux-mêmes ne pouvaient entreprendre toutes ces constructions, il est clair que leurs idées, leurs concepts et leurs solutions voyageaient, telles les formules d'un mécano, toujours identiques mais d'une extrême souplesse, imposées dès la conception géniale et généreuse d'un *système* architectu-

ral rudement élaboré et partout expérimenté. Au simple coup d'œil, le style de cette pensée technique s'identifie sans la moindre faille (figure 3). Mais il s'épuise aux confins de nos régions, plus riches en bois qu'en roches prêtes à la taille. L'ingéniosité va jusqu'à diriger les eaux, dans un canal souterrain soigné, conservé intact et remanié à plusieurs reprises (figure 4). Il se dirigeait vers un alignement de trois bains, précédé d'un foyer monumental, aux réflexions multiples, puis par une chambre d'hypocauste, plusieurs fois refaçonée. Les murs, directement fondés sur le sol celtique au début de notre ère, délimitaient des espaces quadrangulaires et des cages d'es-

caliers étroites. La pente naturelle de la place fut astucieusement compensée par l'apport de *læss* (limon fin très clair) disposé en certaines pièces afin de maintenir leur horizontalité.

De tels réseaux symboliques furent aussi témoignés par la bague en agathe exotique, décorée d'une gazelle, peu fréquente en bords de Meuse. La roche, l'image, la mode circulaient au gré d'une idéologie cohérente. Les marbres manifestent aussi de tels déplacements et de telles coutumes organisées : originaires du sud de l'Europe et même d'Égypte ! Ils décoraient sur le même mode, mais surtout ils garantissaient le lien avec la lointaine métropole dont le bâtiment incarnait comme un prolongement, aussi puissant que la même langue utilisée pouvait l'être.

Retrouvés sous des remblais intentionnellement rapportés, les murs romains font aujourd'hui encore plusieurs mètres de hauteur et dans les aires les mieux protégées, vers le sud de la place actuelle ils portent toujours des enduits peints d'une grande délicatesse (figure 1). Tout laisse entendre qu'ils étaient encore debout lorsque les populations germaniques s'y sont installées. De nombreuses traces de réfections malhabiles en témoignent : l'hypocauste fut remanié, les sols surhaussés et surtout, un foyer allumé dans une de ses pièces fut daté du ^v^e siècle par archéomagnétisme (figure 5). Tous les bâtiments des ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles sont strictement alignés sur les constructions romaines, et non vers l'est, comme il eût été naturel chez des peuples christianisés (figure 6). Cela démontre clairement que le bâtiment principal était resté celui construit par les Romains, le plus confortable et le plus luxueux. C'est peut-être cette bourgade et ce luxe qui y attirèrent bientôt la noblesse franque, car les textes parlent de maison (*domus*) dès le ^{viii}^e siècle, là où Lambert aurait vécu. Les fouilles ont aussi illustré cette particularité en livrant des deniers mérovingiens, des fragments de mosaïques et des effets liturgiques : pince à épiler et fragments d'un calice en verre bleuté, couvert d'incrustations d'or (figure 7; ÉVISON, dans OTTE, 1988). Comme L.-Fr. Génicot l'avait pressenti (1964), nous aurions là un cœur de cité chrétienne. Car, toujours alignés sur le

romain, les longs murs orthogonaux courent sur son flanc nord, comme s'ils dessinaient une croix aux branches égales (figure 6). À leur croisement, une cuve circulaire fut découverte, exactement sur le modèle d'un baptistère, comme à Genève, à Poitiers ou à Ravenne (figure 8). Tout se présente comme s'il s'agissait là de l'église Sainte-Marie, où Lambert allait se recueillir, loin de son évêché alors installé à Maastricht. La force du lieu a non seulement perpétué l'esprit antique vers celui des Germains, mais elle en a sublimé la fonction, du païen au divin. Quelles ont pu être les raisons d'une telle perpétuité, accompagnée d'une telle métamorphose ? Sa sacralité fut glorifiée sous une forme spectaculaire par l'assassinat de l'évêque et de ses gens, dans le lieu même chargé de tous les symboles : il fallait que ce fût là que l'Histoire se mît en marche, pour des raisons qui nous glissent entre les mains, mais dont l'action fut suffisamment vive pour qu'elle s'y exerce encore.

Dans toute religion, le passage essentiel durant la vie d'un fidèle se concentre sur sa revitalisation, intentionnelle, volontaire, spectaculaire entre sa vie biologique et son accès aux fonctions sociales. Ce qu'on appelle la *grande communion* dans la liturgie catholique possède son exact équivalent partout sur la Terre où le statut biologique se transforme avec la puberté. Ces rituels prennent alors des formes variées, mais cohérentes. Le cas des sociétés néolithiques, issues chez nous du Proche-Orient, comme le christianisme lui-même, se présente avec une limpidité cristalline. Il s'agit d'y *donner vie* par un retour aux eaux fécondantes et purifiantes, telles celles de la matrice maternelle. Elles furent liées à l'agriculture intensive pour d'évidentes raisons d'alimentation, donc de la transmission de la vie, via l'analogie aux eaux fécondant les moissons. Les images où la femme procréatrice est associée aux eaux (spirales, coquilles, vasques) sont innombrables en toute civilisation agricole, en tout temps et en tout lieu.

La pensée juive poursuit cette pratique devenue mythique par la profondeur de son histoire (environ dix mille ans). Enfin, *baptisé* dans le Jourdain par immersion totale, le Christ

à la fois se lave des péchés que son humaine nature porte depuis Adam, et il entre dans une vie nouvelle véritablement divine. La reproduction spectaculaire de cet acte vital destiné à accéder au royaume divin fit bâtir par toutes les communautés qui y puisaient un si puissant espoir, de vastes cuves ostentatoires où les adultes pouvaient pénétrer entièrement, sur le modèle du Christ dans le fleuve. Aux hautes époques de la chrétienté occidentale, cette cuve fit l'objet d'un bâtiment somptueux, annexé aux églises proprement dites (figure 6). Sa présence à Liège dès au moins le ^{vii}^e siècle démontre l'importance du lieu et la majesté de son architecture visible au-dessus du sol.

Ce centre religieux, antérieur à l'évêché, était flanqué sur la butte occidentale d'un cimetière *mérovingien* des ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles (ALENUS, 1983). Une église y fut fondée, opportunément dédiée à saint Pierre. À l'est, un bras d'eau canalisé lui-même accompagné d'une série de maisons en bois, dont les pieux réguliers furent visibles dans l'aire orientale (sous le *Scotch-Tivoli*). Une cité était née ! Rassemblant ses activités religieuses, son commerce fluvial, ses divers habitats dispersés aux alentours de la maison prestigieuse aux décors antiques, flanquée d'une église dédiée à Marie, où la cuve baptismale fut construite aux dimensions humaines. Sur la colline toute proche, les sépultures réunies, tournées vers les cieux, possédaient leur chapelle Saint-Pierre, porte du Paradis, dont les édifices successifs traversèrent le temps jusqu'aux confins du ^{xx}^e siècle. Cette certitude historique traverse les ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, lorsque les sources écrites font intervenir la personnalité de Lambert, en villégiature dans ce petite bourgade isolée dont sa famille était propriétaire (ref. Kupper). La triple vocation du lieu, celle du premier village, celle, somptueuse, d'un bâtiment romain, celle d'une bourgade germanique, fut scellée par l'assassinat d'un évêque perpétré au même endroit, comme pour couronner cette sanctifi-

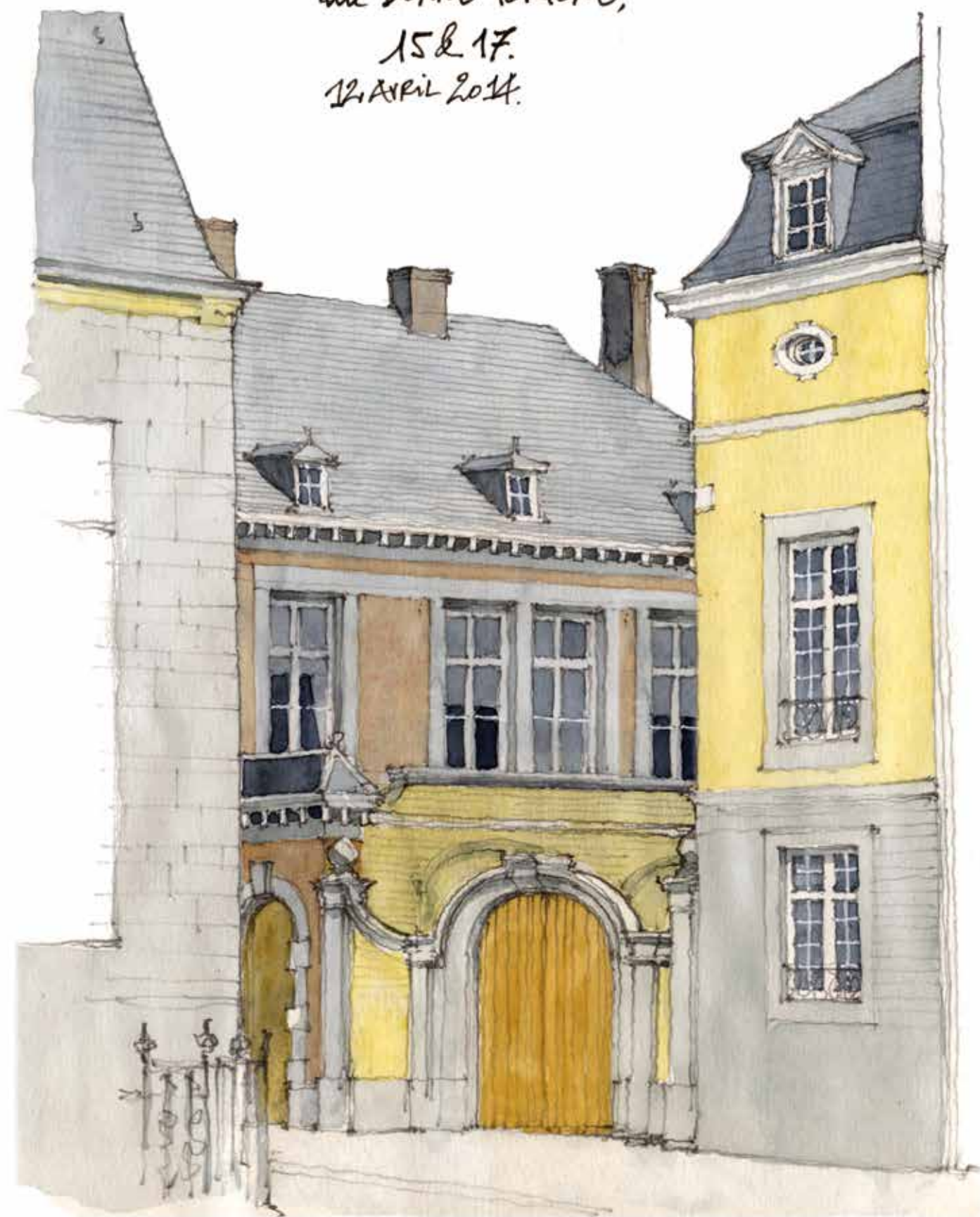


Figure 5. En haut, bâtiments mérovingiens (^{vii}^e siècle), aux fondations intactes sur plusieurs niveaux, alignés sur les murs romains encore debout. Au centre, l'embarcadere mérovingien à l'extrémité est de la place. En bas, à gauche, réfection malhabile de l'hypocauste romain. En bas, à droite, foyer daté du ^v^e siècle dans la villa.

cation. L'Histoire allait s'y précipiter. Un fait remarquable réside dans le positionnement rigoureusement constant du chœur occidental, dédié à saint Lambert, implanté au lieu de son meurtre (le bâtiment romain), traversant toutes les époques, toutes les phases architecturales, depuis le début du ^{viii}^e siècle jusqu'aux saccages de la Révolution à la fin du ^{xviii}^e siècle. Inversement, le chœur oriental (vers le marché) n'a cessé d'être déplacé toujours davantage vers l'est, en récupérant la dédicace à sainte Marie, dès que le premier baptistère fut détruit pour être rebâti vers le sud, dans la chapelle *Notre-Dame-aux-Fonts*, où les fonts baptismaux dits de Saint-Barthélemy furent alors installés.

Suite au prochain numéro...

LIÈGE
au BONNE-FORTUNE,
15 & 17.
12 APRIL 2014.





TRÉSOR
DE LIÈGE